

## KARIM PRINCE DU DÉSERT

*Ce conte a été publié dans le journal Okapi (n° 260, 15 septembre 1982), sous le pseudonyme de Pierre Lalonde.*

Zarev est un village d'une centaine de maisons groupées auprès d'une oasis. Les meilleurs guerriers du désert y habitent ; habiles cavaliers, ils savent déjouer les pièges meurtriers que masque l'immobilité apparente des sables. Le désert qui entoure Zarev est fait de vastes étendues aux couleurs jaunes. Il n'y pousse ici et là que de maigres épineux.

Karim, fils d'Olam, traverse la place. De son père, seigneur de Zarev, il a le regard dur, la démarche orgueilleuse. À l'ombre des arcades, les anciens du village le regardent passer et murmurent : « Le fils d'Olam connaît-il sa force ? a-t-il quelquefois mesuré sa fierté ? »

À dix-sept ans, Karim chevauche mieux que personne. Il sait aller des jours entiers, le corps enfoui dans de profonds vêtements pour échapper à la morsure du soleil. Le buste droit, le regard fixé sur l'horizon vide, il peut pousser sa monture aux limites de l'épuisement.

À la fontaine qu'ombragent les dattiers, les femmes arrêtent de bavarder en voyant arriver Leïla, fille de Hased. Tout en nouant le col de sa jarre avec la corde du puits, Leïla jette autour d'elle un regard noir. Dès qu'elle repart, la jarre élégamment posée sur sa tête, les femmes reprennent leur chuchotement : « Qui a jamais connu beauté plus fière chez les filles du désert ? »

Lorsque Karim croise Leïla, il s'arrête, la regarde passer. Leïla n'accélère pas l'allure ; elle ne détourne pas le regard. Ceux qui assistent à la scène savent que Leïla donne son accord pour épouser Karim. Olam, père de Karim, n'a pas encore invité Hased, père de Leïla, à s'asseoir avec lui sur la place pour discuter mariage devant tous les Anciens. Mais cela ne saurait tarder. Sur ce point, les gens du village s'accordent : « La beauté doit toujours s'allier à la force. Leïla épousera Karim ». Le soir, dans les maisons, la grande fête se prépare déjà.

\*

Karim disparaît un matin, alors que le soleil est à peine levé. Personne ne sait où il est allé. Le cheval a disparu lui aussi. Des enfants aperçoivent les traces. Elles filent droit vers le nord.

Olam attend deux jours ; il sait que son fils est un bon cavalier. Le troisième jour, il rassemble ses guerriers. Attendre plus longtemps, c'est risquer qu'un vent de sable s'en vienne brouiller la piste. La troupe quitte Zarev au grand galop. Les traces du cheval de Karim

s'enfoncent profondément dans la poussière. Elles suivent la route des puits, plein nord. Karim a dû galoper comme un fou, ne jamais prendre de repos, s'orienter la nuit à l'étoile. La piste ne varie pas d'un degré ; elle remonte les puits un à un.

Au septième puits, les cavaliers s'arrêtent. Au delà, c'est le désert à l'infini, sans eau, sans le moindre abri. Pays de mort, pays fou abreuvé de soleil blanc, immensité nue d'où jamais personne ne revient. Olam voit les traces de son fils filer droit devant lui. Karim n'a pas hésité un instant.

Les cavaliers regardent Olam, attendent sa décision. Un seul mot de lui, et ils le suivront sans hésiter à travers ce désert surchauffé ; ils affronteraient le diable s'ils l'y rencontraient. Telle est la loi de l'honneur. Mais Olam ne veut pas continuer. À quoi bon braver le désert ? Il faut laisser Karim suivre sa destinée.

De retour au village, les cavaliers font boire leurs chevaux harassés. Les femmes s'écartent ; tout le monde se tait. Les visages sont fermés comme la pierre, les yeux froids comme l'acier. Olam ne regarde personne. Aucune tristesse, aucune incertitude pourtant ne voilent son regard. À quoi bon se demander pourquoi Karim est parti ? Le chemin est tracé d'avance pour chacun. Peut-être même, au fond de son cœur, Olam est-il fier de son fils qui entreprend ce que lui-même n'a jamais voulu tenter. Sur la place, les Anciens se sont regroupés : « Karim, disent-ils, ne connaît pas ses limites ! Karim avait trop de fierté ! Dans le désert sans eau, sa destinée l'attendait. »

\*

Chaque jour ressemble aux jours, chaque endroit offre le même visage que la veille : la fontaine, la place, la cour de la maison. Voilà un an que Karim est parti et Leïla n'a pas changé. Une seule chose est nouvelle : tous les soirs, une heure avant que le soleil achève sa course, Leïla sort du village et va s'asseoir sur un rocher. En silence, elle regarde du côté où Karim est parti, attendant que le soleil, en tombant, lui fasse signe de rentrer.

À quelques jets de pierre de l'endroit où Leïla s'assied, vit Hokhma, le vieux fou. Les Anciens l'ont toujours connu là, posté dans son éboulis de rochers, se nourrissant d'oiseaux et de lézards qu'il attrape à la main comme personne ne sait les attraper. Jamais il n'entre dans le village ; jamais il ne vient se joindre aux Anciens sur la place. On dit qu'il vient de nuit à la fontaine puiser l'eau nécessaire à sa vie.

Un mois, deux mois peut-être, Hokhma a observé Leïla du haut de ses rochers. Puis un jour, au moment où elle arrivait, il était planté là, à une vingtaine de mètres, tourné avant elle vers ce nord où chaque soir elle regardait. Une longue chevelure blanche inondait ses épaules, ruisselait le long de son grand corps noueux. Depuis ce jour, Hokhma est déjà là quand arrive Leïla. Jamais il ne s'approche, jamais il ne la regarde. On croirait voir un arbre, immobile et attentif, un arbre prêt à frissonner au moindre souffle lointain. Soudain, il se met à gesticuler. Il prononce des mots à la suite, des mots d'une langue inconnue, très violents et très doux et qui s'enchaînent comme une musique. On croit entendre l'eau furieuse d'un oued renversant tout sur son passage, puis tout soudain les fines gouttelettes de pluie sur les larges feuilles du figuier.

Les étranges paroles du vieux fou pénètrent dans le cœur de Leïla. Ces mots inconnus chantent plus en elle que les mots de tous les jours. Dès que Hokhma se met à parler, se lèvent dans les yeux de Leïla de grandes plaines inconnues, remplies de sources, d'arbres et d'oiseaux délicats. Elle aperçoit des rois et des princesses, des palais aux portes secrètes. Il y a des gazelles aux abords des villes, une mer étincelante que sillonnent les bateaux de très riches marchands. Les jeunes filles mangent des fruits que Leïla n'a jamais vus. Et les enfants courent et rient dans le vent.

Hokhma s'arrête de parler. Unes à une, les images s'éteignent dans le cœur de Leïla comme les lampions d'une fête. Une grande paix envahit son cœur, une violente et forte certitude : « Je sais, dit-elle, je sais où Karim est allé ; de l'autre côté du désert, il y a ce pays que Hokhma le vieux fou sait si bien raconter. » En repartant vers le village, Leïla sent monter en elle un étrange bonheur. Elle sait que Karim reviendra et que demain, sous la musique enchanteresse de Hokhma, se lèveront à nouveau les images du pays où il s'en est allé.

\*

Une caravane arrive par la route des puits, une trentaine de chameaux portant d'immenses chargements. Ce sont les hommes bleus qui s'en vont commercer dans le sud. Les anciens, sur la place, les interrogent. D'où viennent-ils ? De l'ouest, qui est leur pays ; ils ont rejoint la route des puits en son milieu. Non, ils ne viennent pas du nord ; personne n'et jamais venu du nord. On dit pourtant chez eux qu'un jeune roi règne par-delà le désert, qu'il est riche et prospère et même qu'il ne mourra jamais.

Les Anciens hochent la tête en silence : « Qui sait si cette histoire est vraie ? » Les femmes écoutent aussi : « Le jeune roi, disent-elles, ne peut être que Karim, le fils d'Olam. Il est riche

maintenant et ne reviendra pas. » Elles veulent porter la nouvelle à Leïla, mais Leïla n'est pas chez elle. On l'aperçoit là-bas, sur son rocher.

Voilà trois ans que Karim est parti. Leïla est toujours aussi belle. Peut-être son regard paraît-il moins fier. Elle n'est plus seule maintenant à son rocher. Des enfants chaque soir l'accompagnent ; sans un mot, ils écoutent avec elle la musique que font les paroles de Hokhma. Lorsqu'elle se rend à la fontaine, on la voit souvent s'arrêter et sourire.

Rien n'a changé à Zarev, sauf peut-être Leïla, plus belle que jamais. À la fontaine, elle sourit aux femmes et celles-ci disent : « Voyez comme Leïla est devenue bonne et gentille avec tous. » Quand elle traverse la place, entourée d'une nuée d'enfants, les Anciens marmonnent : « Leïla a tort de s'accrocher à son espoir. Elle veut braver la destinée. »

\*

Quand les Anciens arrivent sur la place, ce matin-là, un mendiant dort à poings fermés. Son grand manteau de laine tout troué l'a mal protégé du froid de la nuit. Du capuchon, émerge seulement une barbe poussiéreuse et sale. Les pieds sont tout en sang, comme si l'homme avait marché des heures entières sur les pierres coupantes du désert. Les anciens n'y font pas grand cas : « Encore un pauvre hère chassé du sud. Un voleur, sans doute. »

Quand Leïla arrive sur la place, son regard se porte sur le mendiant. Elle accourt comme une folle, s'agenouille près de lui, le soulève dans ses bras. Son cœur bat à tout rompre lorsqu'elle soulève le capuchon : « Karim ! dit-elle dans un souffle. Karim, aussitôt j'ai su que c'était toi. »

Karim a les yeux brûlés par les soleils du désert. La peau est mangée par les sables. Peut-il seulement parler ? Il est si faible qu'il faut le transporter. Sans hésiter, Leïla le fait conduire à la maison de son père. Vers le soir, enfin, il ouvre faiblement les lèvres. Mais Leïla l'empêche de parler : « Tais-toi, dit-elle. Je sais ! Je connais le pays où tu es allé. Hokhma m'a raconté. »

Jamais de mémoire de vivant, il n'y eut plus belle fête que le mariage de Karim et de Leïla. La fille du désert porte haut sur le front une pierre d'un rare éclat et ses yeux noirs disent un amour inépuisable. Karim, lui, n'a pas perdu sa fierté. Mais un rien, dans le regard, montre qu'il sait désormais ce qu'il en coûte d'aller jusqu'au bout du chemin. Tandis que sous les

arcades, les Anciens fument, tout le monde danse et bavarde : « A-t-on jamais connu chez les filles du désert femme plus aimante que Leïla ? Elle est digne d'épouser Karim, sage prince de Zarev. »